

BEYROUK



PARIAS

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

PARIAS

DU MÊME AUTEUR

ET LE CIEL A OUBLIÉ DE PLEUVOIR

Dapper, 2006

NOUVELLES DU DÉSERT

Présence Africaine, 2009

LE GRIOT DE L'ÉMIR

Elyzad, 2013

LE TAMBOUR DES LARMES

Elyzad, 2015

(prix Ahmadou-Kourouma et prix du Roman métis des lycéens 2016)

JE SUIS SEUL

Elyzad, 2018

RIEN NE ME PARLE

Elyzad, 2021

BEYROUK

PARIAS

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI
2021

LE PÈRE

MA VIE,

Je t'écris à travers les mots, tu sais bien combien ils savent cacher les choses, les mots. Je t'écris au-delà de cet écran noir qui veut nous séparer, ce fleuve de vacarme et d'oubli. Je veux traverser les frontières de l'inconnu et aller vers toi, dans ton royaume de lumières, là où tu m'attendras, en silence. Je veux te rencontrer au-delà des mots.

Tu sais bien, ma chérie, que je ne sais pas parler, tu sais bien que mes vérités crient en moi, mais ne savent pas aller ensemble, s'accompagner, devenir des phrases, un discours. L'essentiel de ma vérité gît au fond de moi, et c'est seulement quand je crie ou pleure que du tréfonds de moi émergent des filaments. C'est le moment des vérités jaillissantes, mais aussi des folies incertaines, tu connais ces moments. Je ne sais pas parler. Voilà pourquoi je t'écris. Mais en vérité je ne sais pas non plus écrire, je sais

seulement tracer des larmes noires sur le papier tout blanc.

Autour de moi il n'y a rien, mon âme, il n'y a pas de murs lépreux sur lesquels la misère a écrit des douleurs, il n'y a pas ces hommes couchés sur des grabats, las, misérables et qui attendent un appel inaudible du destin, il n'y a pas ces grilles horribles qui laissent passer les odeurs nauséabondes de la cour, il n'y a pas ces bruits qui grouillent dans l'air, ponctués souvent par des cris, il n'y a même pas Ali, si présent, qui veut être mon ami et a décidé d'étendre sur ma tête le pan de sa sollicitude. Non, ici, il n'y a personne. Il n'y a que toi, qui emplis mon cerveau et cette immense bâtisse de ton intouchable présence.

Ils sont pourtant nombreux. Ils remplissent l'espace de leurs grognements, ils rient, ils crient, ils chantent, ils pleurent, ils revendiquent la vie à plein gosier. Ils ne savent pas qu'ils sont déjà morts. Les autres, ceux qui voient le soleil se lever, leur ont définitivement apposé des marques sur le front, et ils les porteront toujours, ces stigmates-là, ce sont les signes du rejet hors tout, le fer rouge sur leur conscience... Les autres ne vous verront plus, ne vous écouteront plus, ils ont écrit quelque chose sur les carnets de votre destin. Et quand ils l'ouvriront, le petit carnet, vos noms seront là, bien

soulignés, gravés de la couleur sombre de l'exclusion, et ils hocheront la tête et vous regarderont avec mépris, avec pitié pour les meilleurs d'entre eux, et ils diront « Ah, non, désolés, vous êtes déjà finis, rayés de la liste de ceux qui vivent parce qu'on les regarde, vous... pardonnez-nous, au suivant ».

Pour moi, ma chérie, c'est différent : je suis d'ailleurs, je ne revendique pas d'avenir, je ne demande aucun siège pour assister au spectacle, je ne veux plus de place parmi les vivants, je suis seulement avec toi, dans ton infini, dans ton absolu, dans tes joues, dans tes reins, dans tes yeux qui se sont éteints et sont restés allumés en moi.

Diallo vient de m'offrir un verre de thé, il est venu s'asseoir à côté de moi, et il me l'a tendu, subrepticement, sous le boubou. Il est interdit de boire du thé ici, il est interdit de faire pénétrer un réchaud, d'allumer du feu, de fumer, de trop rire, de... Il y a tellement d'interdits ici, et aussi une telle permissivité. Diallo ne peut se passer de thé, il dit que c'est sa drogue à lui, il a un petit réchaud à gaz apporté là je ne sais comment et qui échappe chaque fois aux fouilles. Diallo, c'est un homme parfait, jamais de bagarres, jamais de grands cris, ami avec tout le monde, pieux même, surtout le vendredi, et puis il a une belle voix, il aime chanter tout

bas, sa voix fluide rappelle les nuits de vide, d'absolue solitude, comme le soir au sommet d'une haute dune, quand partout tout se tait, sa voix me rappelle toi aussi, quand tu penchais la tête et chantais le *tebbrae*, cette poésie des femmes amoureuses que tu aimais tant. Diallo dit chaque jour qu'il va être libéré le lendemain, il ne peut rester en prison, sa fiancée l'attend. Elle s'appelle Raki, sa fiancée. Et, chaque jour, Diallo attend qu'on l'appelle, qu'on lui dise : « Diallo, tu es libre, et Raki est là qui t'attend. » Mais l'appel ne vient pas, son nom ne résonne pas entre les murs de nos cachots. « Peut-être ils m'ont un peu oublié, mais ils se rappelleront demain. » Parce que Diallo n'a aucunement conscience d'avoir un jour fauté, il ne fait rien de mal, le seul délit qu'il commet, c'est voler parfois un mouton, ah ça oui, parce qu'il aime la viande fraîche, il ne peut pas en acheter, mais il ne peut pas s'en passer, « Ah ça oui, je ne peux m'en passer ».

Tu vois, chérie, chacun a sa vie, avec ses invraisemblances et ses inattendus. Où donc commence-t-elle, la vie ? Pas avec la naissance. Seulement quand l'inattendu, l'invraisemblable apparaissent, quand vient en chacun de nous la folie qui va l'habiter, la passion qui lui appartiendra en propre, alors lui sera lui, alors il existera vraiment. Moi, ma folie a commencé...

Où donc débute ma folie et où se termine-t-elle ? Non, elle n'est pas terminée, même après toi. Elle n'a pas de début non plus, parce que je t'attendais. Je savais qu'on frapperait un jour à ma porte, j'ai toujours su que ma vie serait bouleversée, que l'improbable arriverait. Tu sais, je ne suis pas de ceux qui attendent indéfiniment le jour qui ressemblera au jour, la nuit qui ressemblera à la nuit, non, je ne suis pas de ceux-là qui prennent la rue qu'empruntent tous les autres, heureux parmi la foule, contents de n'être pas un. Quand nous revenions du puits, j'étais le seul à prendre un chemin que les pas des bêtes et des hommes n'avaient pas marqué, je créais ma voie, au risque de me perdre et de mourir assoiffé peut-être, mais je créais ma voie.

Où donc est né le grand chemin, le cheval fou qui nous a emportés tous les deux ? Il n'y a qu'un seul moment, le premier, que je veux me rappeler.

Tu riais fort en me regardant, j'étais aveugle, j'étais déjà aveugle, je balançais les bras, je fermais les yeux, et je poussais des « ah » hagards et déjà fatigués. Au-dehors on entendait les sifflements des bombes lacrymogènes, et les cris des manifestants. Je m'étais engouffré, sans savoir comment, dans la première porte ouverte, les yeux fermés, ta mère m'a jeté tout un seau d'eau au visage, je me frottais les yeux, et je

n'arrêtais pas de murmurer les slogans que j'avais criés toute la journée et qui m'habitaient la gorge. Et, peu à peu, le brouillard s'est dissipé, et je t'ai vue, tu riais, tu disais : « Il se débat, il ne sait même pas où il est et il insulte le gouvernement », et tu t'esclaffais encore. Ma chemise déchirée, ma tignasse désordonnée, mes yeux en larmes ne t'émouvaient pas, tu me trouvais seulement ridicule. J'étais tout étonné de me trouver en face de cette belle jeune fille qui se gaussait de ma peine et voyait le burlesque là où je n'en imaginais point. Dehors, les cris des manifestants et les fracas des bombes lacrymogènes remplissaient encore l'espace et, dépité, j'ai esquissé un geste pour y retourner, mais ta mère m'a retenue : « Non, c'est fini, votre manif, tu vas être facilement arrêté, reste ! Le temps que ça passe un peu. » Je ne voulais plus partir en vérité, seulement te prouver, à toi, que je n'étais pas un sot ni un couard, je ne voulais plus te quitter, j'étais rivé à ces yeux qui se moquaient de moi, à ce visage de houri éclairé par le rire et à ce corps radieux qui criait la jeunesse.

Ah oui, on a bien souvent, ensemble, remonté le temps, pour s'arrêter à cette heure, tu répétais à chaque fois qu'en réalité, à ce moment, je ne te disais rien, que je ressemblais à un écureuil traqué, que j'avais les oreilles en embuscade et les yeux rouges, et que j'étais

moche, les habits en lambeaux et le verbe tremblant. Et moi, je mentais un peu pour ne pas être en reste, et je disais : « J'ai vu une jeune fille qui riait niaisement, un Harlequin à la main, se marrait de voir un homme poursuivi et souffrant, une gamine, turbulente et gâtée, qui sortait d'une mauvaise lecture et qui, plus que d'un roman niais, avait besoin d'une bonne fessée. » Mes misères et mes joies portèrent dorénavant ton nom.

Ma chérie,

Je pardonne tout. Mes souffrances à côté de toi, aujourd'hui que je m'en souviens, étaient délicies, je ne le savais pas à l'époque parce que je ne savais rien, mais j'ai compris, en contemplant le miroir de ma vie, que tu en étais l'unique reflet.

Bientôt, il paraît que je comparâtrai devant eux. Ils vont m'interroger, j'entends déjà la voix du juge : « Nom, prénom, profession », des simagrées qui vont durer longtemps, et j'aurai même un avocat, j'ai refusé d'en prendre un, mais ils en ont commis un d'office. C'est pour la danse. Il faut être plusieurs. Alors mon avocat chantera pour moi, et toute la salle croassera alors que moi, l'accusé, je serai ailleurs. Ils ne savent pas. Ils ne savent rien. Comment pourraient-ils savoir alors qu'ils n'étaient pas nous, quand nous regardions

le ciel et que nous prenions des paris sur la vitesse de la lune et des nuages ? La rondeur de l'astre plein éclairait la terre, puis se retrouvait, soudain, prisonnière d'un amoncellement de nuages tout bruns, un kidnapping, disions-nous. Combien de temps prendrait la lune pour se libérer des forces sombres et renvoyer sur nous la blancheur de son sourire ? Nous comptions sur nos mains, je te battais presque toujours, j'avais l'expérience du ciel. Comment pourraient-ils savoir, eux, ceux qui veulent nous juger ? Ils n'ont jamais entendu nos rires s'élevant et se promenant au milieu d'un amas de nuages.

Tu sais, mon amour, notre rencontre, ce fut un miracle. Tous les amours sont des miracles, c'est vrai. Imagine, depuis le début de l'humanité, ce qu'il y eut de rencontres, d'amours, de folies, de hasards, de circonstances inouïes pour que nous naissions là et imagine qu'il y avait peut-être une chance sur des milliards pour que je pénètre à ce moment-là dans ta demeure, imagine que tu aurais pu être laide, ou simplement sortie pour acheter du pain, ou pas toi, j'aurais bien pu ne jamais te connaître. « Toi et ta philosophie », dirais-tu, « Encore n'importe quoi ! », mais il n'y a que des miracles partout, tout autour de nous, et toi, tu resteras toujours à mes yeux le miracle des miracles.

Te rappelles-tu ? Nous restions de longues heures, assis, à raconter n'importe quoi. Nous ressassions des anecdotes sans fin, relations des faits de la vie ordinaire. L'essentiel était que des sons apparaissent, que notre présence puisse éclater, se traduire en mots inutiles et flamboyants, la musique de nos cœurs. Je n'écoutais même pas vraiment parfois, je te regardais parler, je suivais le mouvement de tes lèvres et le frémissement de ton nez, j'attendais le sourire qui allait éclairer tes joues et le rire que je tentais de rattraper dans l'air, de ne pas laisser échapper, d'enfermer dans un vase d'or, enfoui sous l'océan, dans le ventre d'un ogre marin qui serait mon ami, mon esclave, et qui le garderait toujours, pour l'éternité, pour moi, pour moi seulement.

Parfois nous marchions ensemble, nous réglions nos pas sur les battements de nos cœurs, et nous allions boire un thé chez une de tes amies, il y avait toujours du monde, j'écoutais vos papotages et j'étais un peu jaloux, mais nous nous faisons des clins d'œil, subrepticement, et, suprême moment de plénitude, nous nous serrions parfois les mains, vite, discrètement, sans que personne nous voie.

Parfois, plus rarement, nous allions écouter de la musique, à une cérémonie quelconque où nous n'étions

souvent même pas invités, et tu en profitais pour danser, pour tourner et m'appeler, moi, si timide, à me lancer dans la ronde.

C'est vrai que j'étais jaloux et que, toi, tu te regardais vivre et ne prêtais pas attention aux tortures que j'endurais. Tu avais déjà trop d'amis, ils te faisaient rire, pendant que moi je regardais ailleurs, d'un air renfrogné. Tu savourais déjà, je le sais, les compliments des hommes dans la rue, tu disparaissais parfois des heures dans la journée, et à mes inquiétudes, à mon visage ravagé, tu répondais : « Et alors, je n'ai pas le droit de sortir ? » J'essayais, moi, de te retenir en te dessinant un futur merveilleux.

Oh, je sais, tu me l'as tant répété : je t'ai menti tout ce temps-là. Oh, je sais, mes parents riches, l'avenir qui semblait facile, les vacances à l'étranger, tout était faux. J'avais seulement créé un monde pour toi, je te racontais une fable pour que tu sois heureuse, que tu oublies les autres et que ta mère m'apprécie, j'avais peur de moi, de mon univers poussiéreux, de ma terne condition, je voulais éloigner les monstres qui se penchaient sur notre bonheur pour l'étrangler, éloigner les cœurs pleins de hargne et les ventres putrides, j'avais peur des remparts qui habitaient les têtes. Je ne suis pas un affabulateur, non, non, ce n'est pas seulement à toi

que je mentais d'ailleurs, mais aussi aux autres, à ta mère, à ton frère surtout, qui auraient pu me repousser, te refuser à moi, j'étais prêt à mentir pour t'avoir, mais aussi à arpenter le Sahara tout seul, sans eau, à traverser la mer, sans bateau, à monter jusqu'au ciel sur le dos d'un djinn.

Je savais bien que nous marchions sur des chemins dallés de mensonges, et que nous respirions un air faussement parfumé, je savais que, tôt ou tard, l'artifice éclaterait et que je me découvrirais nu, mais je n'osais pas rompre l'enchantement, je n'osais pas renvoyer le rêve et revenir aux platitudes et à l'exil. Cela ne pouvait durer, je le savais aussi, mais je fermais les yeux et me disais que c'était l'instant seul qui existait, c'était seulement ce goût du bonheur qu'il fallait lécher, jusqu'à épuisement, ne laisser aucune goutte s'échapper. Demain, ça n'existait pas, pas encore, le moment était à l'homme et l'avenir à Dieu. Et puis, je me répétais : Tout cela est mensonges, tout ce qui nous entoure, nous, et les autres, et les croyances, et les noms, et les titres, et les histoires, et les journaux, et les gouvernements. Et puis, je voulais effacer, oublier l'insignifiant, tout ce qui n'était pas toi, et mon enfance que je ne t'avais jamais racontée ! Elle n'existe pas, elle est heureuse et sans heurts, mon enfance. Je vais te la dire

pourtant. Tu dois savoir, on ne sait pas tout là-bas. Écoute donc !

Tu sais maintenant que je n'ai pas de nom, oui, pas de nom, pas de richesses, même pas de vrai terroir.

Nous étions des nomades, nous parcourions les sables vierges pour chercher pâturage, nous courions derrière les herbes rares qui s'enfuyaient, nous marchions derrière les nuages et la pluie. Esclaves du temps, mais seulement du temps. Une grande famille. Tout le campement était une seule famille, pas nombreuse, une centaine de personnes, mais on se sentait beaucoup, nous étions l'univers, nous habitons l'horizon. Le reste du monde, c'était juste au passage que nous l'effleurions parfois, juste pour le nécessaire, du thé, du sucre, des arachides, des habits, de l'orge, juste le nécessaire, vite. Nous méprisions un peu ces citadins riches et placides, nous avions parfois pitié d'eux, des prisonniers, disions-nous, des individus solitaires, toujours aux aguets comme les bêtes, prêts à se déchirer pour une once de survie. Nous, nous étions un seul être, fabuleux, souriant et à plusieurs têtes, nous pâturions ensemble, nous nous arrêtions ensemble, nous regardions le ciel ensemble, nous avions soif ensemble, et nous dansions ensemble quand arrivaient la pluie et les belles étendues. J'étais heureux, parce que j'avais le

monde dans les yeux et l'univers tout entier autour de moi. Je n'en connaissais pas d'autre, il est vrai, mais il me suffisait, il me remplissait.

Il y avait le temps des errances et le temps des passions.

Le temps des errances, c'était quand on allait chercher la vie, l'eau et les herbes, mon oncle guidait la marche et nous avançons au rythme du soleil et des bêtes, nous suivions le chemin des nuages et des vents, nous ne nous perdions jamais, nous savions, à quelques kilomètres près, là où nous étions et là où nous partions, les échos du Sahara avaient parlé à nos oreilles, les voyageurs, les errants, les égarés, les hôtes de passage, et le ciel, et nos pérégrinations passées, et l'expérience des plus âgés, tout cela avait parlé, on avait tout écouté et mon oncle avait dit : nous partons, nous suivrons telle voie, et il nous montrait à la nuit tombée l'étoile qui nous guiderait, les chameaux étaient sellés, vite, et nos yeux d'enfants brillaient déjà des mille clartés que promet l'inconnu...

Quand nous nous arrêtons quelques mois, quelques semaines, quelques jours peut-être, nous recréons le monde tout autour de nous, enfonçons les pieux de nos tentes dans le sable, mordions ainsi la terre comme si nous devons toujours rester. La vie s'organisait de

nouveau, l'oubli effaçait vite les peines du voyage, les habitudes se renouvelaient, l'indolence reprenait ses droits, les grandes personnes sommeillaient, faisaient des prières, conversaient longuement, jouaient d'ininterminables parties de dames, s'éteignaient parfois, doucement. Les passions aussi renaissaient, les amours et la poésie rafraîchissaient les joues des jeunes filles, les jeunes hommes se vantaient de leur courage ou de la saveur des mots qu'ils inventaient, des couples se créaient et parfois se défaisaient, nous les enfants pouvions courir dans les herbes retrouvées, dessiner des figures sur le sable, rire de nos maîtres de Coran.

Ma chérie, continuerai-je à te raconter un monde que tu as toujours voulu ignorer ? Tu ne te sentais pas d'affinités avec ces « Bédouins », tu les trouvais étranges et sales, leurs manières parfois brusques t'offusquaient, tu n'aimais pas les recevoir à la maison, et quand j'en rencontrais un et que je lui ouvrais les bras, tu me disais : « Il faudrait que tu te baignes avant de m'approcher. » Je protestais alors et prenais le monde à témoin : « C'est mon ciel, c'est ma vie, c'est moi. – Non, répondais-tu, sinon tu ne me les aurais pas cachés. » Je n'avais plus rien à dire, je maugréais un peu tout de même. Oui, je sais, ce sont mes mensonges qui t'ont fait mépriser les miens, tu ne voulais plus rien

entendre, tu avais d'emblée rejeté tout ce qui avait trait à mon passé, tu disais (c'était ton expression favorite) : « C'est n'importe quoi ! » Mais maintenant que tu habites loin, là où il ne peut y avoir de mensonges, là où les bruissements du monde parviennent clairement, je crois, je sais, que tu m'écouteras.

Je n'ai pas connu ma mère, non, jamais, morte en couches. C'était notre lot : les femmes mouraient souvent en donnant la vie. Les enfants ne grandissaient pas toujours, les djinns les enlevaient parfois à leur plus jeune âge, surtout quand ils étaient beaux et intelligents, ils les choisissaient pour les amener dans leur royaume aveugle. C'est ce qu'on disait, en tout cas. Voilà pourquoi nos mères nous cachaient toujours sous les larges pans de leurs voiles au risque de nous étouffer, elles nous faisaient aussi des coiffures bizarres pour que nous paraissions laids : il fallait tromper les djinns, ils aimeraient tant emporter avec eux, dans leur royaume sombre, les plus beaux des enfants.

Moi, les djinns n'avaient pas voulu de moi. J'ai donc grandi sain et fort, entouré de l'amour de tout le campement et de l'ombre protectrice de mon grand frère. Mon père, je l'ai très peu connu en fin de compte, juste une ombre, une voix lointaine, une barbe, c'est tout. Il est mort quand j'avais six ans, je crois (nous ne

comptions pas les ans, cela pouvait être funeste pour les destins, c'était attirer le mauvais œil, c'était soupeser la bonté de Dieu). Mais je me rappelle pourtant bien sa mort. Nous partions en caravane, c'était juste au début de l'été, nous quitions les terres de sable pour rejoindre une oasis, Teyarett, je crois, c'était là en tout cas que nous passions souvent les mois de sécheresse. Je n'eus même pas conscience de son agonie, mon frère me réveilla seulement très tard dans la nuit pour lui dire adieu, prier avec les autres sur son corps. Les hommes l'ont enterré, et puis à l'aube nous sommes repartis. Il est resté sous le sable brûlant, avec quelques pierres pour signaler son tombeau. Elle n'a pas d'adresse, la mort de mon père, rien, le sable a dû tout recouvrir, plus de pierre tombale, seulement une vaste zone, Amessaga, où il ne s'est pas relevé. Ils sont heureux, ceux qui peuvent aller prier sur le tombeau de leurs proches, moi, je ne pourrai pas, ils ont rejoint le sable, mes parents, fondus dans les dunes du Sahara. C'est le destin des gens de chez nous.

Ma chérie, j'hésite à raconter encore, parce que je sais que tu n'aimes pas les longues histoires, que les sagas familiales ne t'enchantent guère, et que tu as horreur d'entendre parler de tristesse et de mort. Mais puisque j'ai menti, il faut que je te raconte.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 2020
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 195
ISBN : 978-2-84805-386-8
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2021

PARIAS. Tout ramène le père et le fils, dont les récits alternent dans cet envoûtant roman, au drame qui a fait éclater leur famille.

Le père est en prison. Dans une longue mélopée adressée à la femme qu'il est parvenu à épouser et qu'il aime encore aveuglément, il convoque les prémices enchantées de leur histoire et les souvenirs des jours heureux, mais également l'engrenage des mensonges et de la jalousie. Pour elle, le jeune étudiant issu d'une tribu nomade était prêt à tout : s'inventer un passé, rompre avec les siens, vendre son cheptel et, grâce à cet argent, lui offrir l'avenir chimérique dont elle rêvait. Maintenant que tout est perdu, il se remémore ce monde du désert qu'elle méprisait, la vie d'errance à laquelle il a renoncé, au rythme du soleil, des étoiles et des bêtes.

Leur fils, enfant des quartiers pauvres, n'a pas supporté le silence des dunes, l'école coranique, l'eau qu'il fallait aller puiser. Il s'est vite réfugié chez des amis de ses parents. Les batailles rangées entre bandes rivales, les soirs à regarder le foot à la télévision, les menus larcins, l'empêchent de trop penser à sa mère, qu'il adorait. Parfois, il traîne aun alentours de la prison. Et aussi près de la maison de sa petite sœur Malika, qui lui manque mais qu'on lui interdit de revoir.

En écho à la voix puissante et désespérée de son père, celle naïve et bouleversante du garçon vient ancrer la tragédie intime qu'ils partagent dans un saisissant contraste entre croissance urbaine et habitudes ancestrales des Bédouins. Ce n'est pas la moindre qualité de *Parias* que d'inscrire dans l'universel ces destins si singuliers avec une telle force d'émotion.

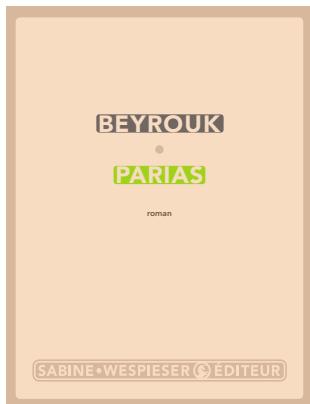
BEYROUK est né à Atar, en Mauritanie. Créateur en 1988 du premier journal indépendant de son pays, il n'a cessé de militer pour les libertés de la presse et d'opinion. Il est l'auteur d'une œuvre déjà importante, essentiellement publiée chez Elyzad en Tunisie.

N° D'ÉDITEUR : 25
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2021
ISBN : 978-2-84805-386-8
PRIX : 18 €

www.swediteur.com


9 782848 053868

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Parias de Beyrouk
a été réalisée le 10 décembre 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2021, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2021, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848053981